

Cahiers franco-canadiens de l'Ouest

*Cahiers
franco-canadiens
de l'Ouest*

LEGAULT, Myriam (2006) *À grandes gorgées de poussière*,
Sudbury, Prise de parole, 159 p. [ISBN : 978-2-89423-202-6]

Sylvie Dilk

Volume 18, Number 1, 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/018877ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/018877ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (print)

1916-7792 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dilk, S. (2006). Review of [LEGAULT, Myriam (2006) *À grandes gorgées de poussière*, Sudbury, Prise de parole, 159 p. [ISBN : 978-2-89423-202-6]]. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 18(1), 98–102. <https://doi.org/10.7202/018877ar>

(p. 9). Plutôt, l'excellent appareil critique servira à la personne à l'aise avec les différentes notions de théorie littéraire ou qui compte le devenir. Outre offrir un appareil critique de haute qualité, le recueil de Rosmarin Heidenreich a le mérite de poser excellemment «le problème de la représentation critique» (p. 23), qui est le lot de tout auteur canadien non québécois. L'univers complexe et changeant de J.R. Léveillé et le geste fécond qui lui donne vie sont brillamment ouverts grâce à ce recueil. Seule la mise en relief, dans les études sur les œuvres verbo-graphiques par exemple, de la critique sociale de J.R. Léveillé peut sembler quelque peu excessive, étant donné que, même dans ces œuvres-là, et comme Léveillé le dit si bien lui-même dans l'entrevue de clôture, plutôt que d'écrire *contre* la mort – ou contre quoi que ce soit –, il écrit *pour* Éros, le principe de vie.

René La Fleur
Université de Montréal

**LEGAULT, Myriam (2006) *À grandes gorgées de poussière*, Sudbury, Prise de parole, 159 p.
[ISBN: 978-2-89423-202-6]**

Martine étouffe dans son village et ne rêve que d'une chose: s'évader vers Montréal. Arrive alors Nadine, citadine de la ville mythique, véritable catalyseur d'émotions chez Martine et de bouleversements dans la relation que cette dernière entretient depuis toujours avec Antoine. *À grandes gorgées de poussière* représente le premier roman de Myriam Legault, jeune Ontarienne qui a déjà publié un recueil de poésie et qui est récipiendaire d'une bourse de la Ville d'Ottawa pour la rédaction de ce premier roman. Aux affres de l'adolescence qui se frotte au monde adulte, parfois cruel, se découvrent deux jeunes filles qui vont prendre leur envol, confronter la ville et la campagne et se préparer à la vie adulte.

Martine Jonas. La noirceur de ce qu'elle appelle «mon trou de village» (p. 11) l'engloutit peu à peu, et elle n'y entrevoit aucune issue. Elle qui veut tant y échapper reconnaît cependant manquer de courage pour faire le grand saut. Alors, quand débarque Nadine, elle osera rêver de nouveau, car cette

étincelle humaine la fascine: elle connaît Montréal, elle vient d'un endroit où l'on peut être soi et dire ce que l'on pense sans s'inquiéter des autres. Et c'est exactement ce qu'elle veut: vivre, partir à l'aventure et entamer un périple qui la mènera autour du monde. «Ailleurs», c'est tout (p. 16). Elle veut rencontrer l'extraordinaire: «les conducteurs fous, les jeunes aux cheveux bleus, des êtres impolis, braves, différents» (p. 16). Car voyager, c'est contrer l'ennui que confère la banalité du quotidien dans son village, son prénom, sa mère. Mais elle se rend compte que partir pour de vrai demande de l'argent, un logement, voire même une compagne de voyage. Alors, elle existe, mais en suspens... jusqu'à la venue de Nadine. De ses parents, elle ne mentionne jamais son père qui les a abandonnées, elle et sa mère, quand elle avait 7 ans, et ne semble pas particulièrement proche de sa mère, villageoise type, reine dans la cuisine et dans le colportage d'histoires familiales. Comme toute adolescente, elle copie les comportements des autres, comme de fumer avec Nadine, pour ne pas être en reste. Elle boit littéralement les paroles de cette dernière, la trouvant tantôt impressionnante, tantôt fascinante. Elle refuse de croire en un dieu quelconque, car cela équivaldrait à se résigner, à accepter qu'elle n'a aucun contrôle sur son destin. Par ailleurs, elle ne cherche nullement à nouer des relations avec les autres filles du village, sauf des relations superficielles et nécessaires à sa survie dans ce milieu fermé. Seul Antoine trouve grâce à ses yeux. Elle n'a de cesse de sortir des sentiers battus et de vouloir faire mieux que les autres, qui se satisfont d'un quotidien banal et insipide. Nadine lui insufflera un amour de la vie qu'elle croyait éteint. Martine cherche beaucoup à se définir par rapport à l'autre, à la différence. Mais soudain, tout bascule: Nadine s'intéresse à Antoine, différemment. Celui qui l'accompagne depuis son enfance, celui qui est son ami à elle, semble apprécier l'étrangère sur un autre plan, ce qui la déroute, la rend malade. Le regard de l'autre les fait changer, modifiant leur relation. Antoine-et-Nadine. Nadine-et-Antoine. Quand Antoine la confrontera, elle aura du mal à se résigner à formuler sa réponse, de peur de ne plus avoir de choix. Mais elle doit partir. Et la complicité qui unit désormais Antoine et Nadine sera le souffle dont elle a besoin: elle est devenue la cinquième roue du carrosse dans cette relation qui l'exclut. Son annonce lui redonnera momentanément l'attention de l'un et de l'autre. Et comme tout

être humain, elle reste déchirée entre ce désir de ne pas quitter le connu, mais de répondre à l'appel de l'ailleurs.

Nadine, c'est aussi et surtout celle qui la comprend, qui l'encourage à poursuivre ses rêves. «Il faut oser la vie, sinon on se fait dévorer par la platitude» (p. 98). Nadine, elle, est l'élément perturbateur. Charmante, dégourdie, envoûtante et insaisissable, elle a un côté bizarre qui fascine. Ainsi, elle collectionne les cadavres d'animaux dans son congélateur. La narratrice la compare à un cube Rubix, tant elle a de facettes. Elle sait s'exprimer en public, elle vient de Montréal et, en même temps, elle semble faire partie du village. Pourtant, elle constitue avant tout une parenthèse dans la platitude du quotidien du village. Son père, alcoolique colérique, est un poète. Après avoir connu les affres de la vie moderne, la déchirure familiale et la perte de ses repères, Nadine cherche la paix et le connu, la stabilité et la nature. Tout ce qu'exècre Martine. La vie au village. Elle fume, elle boit, se dit Amérindienne de cœur, caméléon transplanté de la ville à la campagne et qui s'adapte. Elle adore les peintures vives. Bref, elle sort de l'ordinaire. Mais, comme sa mère, elle croit qu'il faut suivre ses rêves.

C'est sur fond d'opposition ville / campagne que se déroule cette histoire. Le village est un trou, où personne ne s'arrête. Les gens, centrés sur eux-mêmes, ne songent même pas au monde qui les entoure. Y grandir est une chose, y passer sa vie, une autre. Le manque d'activité, la vie dévote et réglée comme du papier à musique fait que toute personne qui sort du chemin se fait regarder de travers. Martine rejette les filles de son âge qui se nourrissent de romans-savons américains, qui veulent faire comme tout le monde et vivre l'idéal américain. «Quétainerie exemplaire» (p. 17). Elles veulent tellement appartenir à la masse qu'elles vont s'y perdre et oublier «qu'autrefois, le monde entier les attendait» (p. 17). Le seul passe-temps des gens est d'arpenter la rue principale et d'observer les autres, de commenter ci et ça. «Plus ça change, plus c'est pareil» (p. 19). Même le temps semble s'écouler différemment. La ville, quant à elle, est perçue comme un lieu de perdition, surpeuplé, espace irrespirable, dangereux et plein de vices. Or, c'est ce qui fascine Martine, cette anormalité. Au contraire, Nadine met en garde Martine: la ville, véritable bête, est agitée et se nourrit de l'énergie des gens jusqu'à les vider et les mener vers la dépression. On

y trouve toutes sortes d'individus, pas toujours fréquentables, comme ces hommes qui s'intéressent d'un peu trop près aux jeunes fleurs. La vie là-bas offre aussi son lot de vicissitudes: métro-boulot-dodo. Cette routine est-elle plus excitante que celle que Martine dénigre? Pourquoi voir une grande maison et des bébélles en plastique? Nadine elle aussi peut démontrer la futilité de la vie citadine. Et, face à cela, le village apparaît comme une échappatoire à toute cette fourmilière dangereuse, comme un havre de paix qu'on devrait garder caché.

L'adolescence et ses rêves: Nadine et Martine se comparent à deux Martiennes, insatisfaites de leur sort. Alors que la première rêve d'être insignifiante; la seconde veut fuir ce statut, convaincue qu'elle doit découvrir quelque chose de plus grand qu'elle. Nadine rêve d'être différente des voies tracées par les adultes, Martine rêve de sortir du cadre imposé par la vie de village. Pour toutes deux, «la vie existe pour être vécue» (p. 15), et cela signifie ne pas suivre ce à quoi notre passé nous prépare. Grandir, c'est aussi développer de nouveaux rapports. Quand Antoine s'immiscera entre elles, c'est le choc: car Antoine, c'est Antoine. Simplement. Seulement. Un copain d'enfance. Point. Mais pour Nadine, c'est une proie qui devient chasseur.

Leurs rapports avec le monde adulte constituent une autre pierre d'achoppement: dépourvu de rêves, voire destructeur de ces derniers, l'univers des «grands», dominé par le rationnel, vous fixe un parcours qui devient synonyme d'œillères et dont les règles sont prédéterminées. Lieu haï par les adultes mais adulé des enfants, le dépotoir marque bien cette scission entre les deux mondes:

[...] Avons-nous dépassé l'âge des aventures dans un dépotoir, Antoine? Que c'est triste. Qu'on m'empêche de grandir, j'en ai assez du monde des grands (p. 84).

À l'annonce de son départ, sa mère lui demandera d'ailleurs de redescendre sur terre, d'arrêter de rêver en couleur, rabaisant sa décision à des considérations monétaires et matérielles. Et, en même temps, cette attente, qui n'en finit pas d'intégrer ce monde et d'en vivre les possibilités, les dévore. Martine se rend compte que, parfois, on apprend plus en perdant qu'en gagnant. Pour faire face à l'avenir, est-ce qu'on doit tourner le dos au passé? «Je suis une virgule, une aspiration dans une phrase incomplète, une pause entre deux

idées fragmentaires» (p. 130). Quant à la famille des deux filles, elle est marquée par la défection des pères qui ont tous deux fui le foyer conjugal. Le divorce s'imisce sournoisement dans la toile de ce récit. Et pourtant, dans cette complexité, surgit la sagesse des jeunes. Ainsi, Nadine explique comment sa mère et elle ont choisi de venir s'établir au village:

[...] j'ai encerclé ton village sur une vieille carte routière que j'avais trouvée dans le classeur de mes parents. La carte était rangée entre BADMINTON, le sport préféré de ma mère, et DIVORCE, le sport préféré de mon père. Ton village se trouvait entre le plaisir et la douleur, entre le jeu du corps et celui du cœur [...] (p. 41)

Tout être humain cherche un équilibre.

Le tout est ficelé par une écriture directe, propre au crû adolescent, des phrases courtes, pas de mot de transition, à l'image de l'adolescente: des jets émotionnels. «Je fige. Elle sourit. Je fonds» (p. 9). Cela débouche d'ailleurs sur la création de termes porteurs de ce pouvoir émotif, comme «*romantéteux*», «*romantéteuseté*» (p. 117). Le mot a aussi un pouvoir salvateur: en couchant sur papier un trop plein émotionnel, Martine tente, parfois vainement, de se libérer. Mais elle se questionne: traduire en mots ses émotions, n'est-ce pas en limiter le pouvoir, la puissance? L'écriture constitue-t-elle réellement une prison ou est-ce une fenêtre ouverte? «C'est drôle: il faut vivre pour avoir de quoi écrire, mais la vie s'arrange souvent pour nous empêcher d'écrire.» (p. 20). Le texte est mis en valeur par de nombreuses images comme ces lucioles qu'elle définit par «la nuit [qui nous] fait des clins d'œil» (p. 37) ou les paroles de Nadine, qui «se transforment en gouttes de miel dans sa bouche» (p. 89).

«Prête-moi ta plume pour écrire mon nom. L'écrire où? Sur le chemin menant à Montréal» (p. 155). Telles sont les derniers mots de Martine, qui s'envole vers son rêve, vers l'inconnu, mais aussi vers elle-même.

Sylvie Dilk
Collège universitaire de Saint-Boniface